



**HAL**  
open science

# Le graphe du geste mental dans la théorie énonciative d'A. Culioli

Dominique Ducard

► **To cite this version:**

Dominique Ducard. Le graphe du geste mental dans la théorie énonciative d'A. Culioli. Cahiers parisiens - Parisian Notebooks, The University of Chicago Center in Paris 2009, The University of Chicago in Paris, Volume 5, pp.555-576. halshs-01146448

**HAL Id: halshs-01146448**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01146448>**

Submitted on 28 Apr 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le graphe du geste mental dans la théorie énonciative d'A. Culioli

### Préalables

Le développement que je vais donner à mon titre impose d'avoir à l'esprit le modèle épistémologique des trois niveaux de représentations qui ordonne la méthode linguistique et fonde les hypothèses interprétatives sur le langage. [*Figure 1*]

Il convient également de donner un aperçu des graphes – c'est le terme que Culioli emploie préférentiellement – et de montrer, sur un exemple, leur fonction d'interprétant (au sens de Peirce).

Le premier [*Figure 2*], que l'on peut considérer comme un schéma fondamental dans la théorie, représente la construction d'un domaine notionnel selon une répartition en zones voisines et une orientation par rapport à un centre organisateur qui détermine ce qu'est l'intérieur du domaine, avec son complémentaire, l'extérieur, et entre les deux une frontière qui peut être une zone de transition, ou qui peut se ramener à une frontière sans dimension, conçue comme un seuil, une limite ou un bord. Ce zonage, figuré dans un espace-plan, correspond à une topologie dynamique élémentaire qui renvoie à des positions et des mouvements. Dans l'assertion, positive ou négative, qui consiste à dire de quelque chose que c'est le cas, par une opération de validation, l'énonciateur construit un intérieur par opposition à un extérieur, ce qui n'est pas le cas (autre que, vide, absence), avec éventuellement un entre-deux.

En réduisant la frontière à un point, on obtient une figure d'embranchement, avec deux chemins possibles à partir de ce point et, par déduction, une voie de sortie, ni l'une ni l'autre des deux branches. C'est à cette schématisation que j'ai eu recours dans une étude des valeurs de la forme *n'importe quoi* en français (Ducard, 2007) et dont je vais présenter les variations. Sans entrer dans la démonstration, je dirai seulement que cette étude m'a permis de revenir sur la notion d'*engagement* en linguistique (ou « prise en charge »), liée à la *force assertive*, complétée par la notion d'*investissement*, liée à l'*intensité*.

Prenons un exemple d'interlocution où un bricoleur, appelé en urgence à réparer une fuite d'eau chez son voisin et ami, dit à celui-ci d'aller lui chercher quelque chose pour colmater temporairement la fuite. Si ce dernier l'interroge sur ce quelque chose, il peut répondre : « Ce que tu trouveras, n'importe quoi, mais vite. » Imaginons que le voisin revienne avec du papier journal, notre bricoleur s'exclamera « N'importe quoi ! » (avec la prosodie). La première occurrence du *n'importe quoi* porte sur la construction d'un existant possible validable, un quelque chose qui a la qualité-de [*Figure 3 : schéma A*]; la seconde occurrence porte sur cette qualité et invalide la valeur référentielle, par dévaluation.<sup>1</sup> Nous avons alors une reconfiguration des zones avec de l'existant disqualifié (en tant qu'inadéquat) et une prépondérance de la qualité. [*Figure 3 : schéma B*]. Prenons maintenant le scénario d'une inimitié profonde entre deux anciens amis, suite à une trahison ancienne, et à l'intransigeance morale de celui qui s'est senti lésé. Imaginons que ce dernier est invité chez son ennemi intime et que quelqu'un vienne lui dire : « Alors, finalement, tu as accepté l'invitation », il répliquera avec véhémence et indignation : « N'importe quoi ! » (avec une prosodie distincte), à quoi pourrait s'ajouter « tu n'y penses pas, qu'est-ce que tu vas imaginer là, tu me prends pour qui, ça va pas la tête, ... ». Nous avons alors un « N'importe quoi ! » de rupture

---

<sup>1</sup> L'on pourrait imaginer ce dialogue entre les deux protagonistes : « Va me chercher quelque chose pour colmater la fuite. - Quoi ? - Je ne sais pas, moi... N'importe quoi, vite ! - Tiens, j'ai trouvé ça (en tendant du papier journal) - C'est quoi, ça ? Tu te moques de moi. C'est n'importe quoi ! - Tu m'as dit de t'apporter n'importe quoi. - Ah ça, pour être n'importe quoi, c'est vraiment n'importe quoi ! »

énonciative, avec une disqualification du coénonciateur. Il ne s'agit pas d'un simple désengagement vis-à-vis du propos soutenu par l'autre, par une sortie de la zone de l'intérieur du domaine de validation pour se placer en dehors, mais un *dégagement* hors de l'espace de validation, par une remise en cause de l'autre en tant qu'*alter ego*. Ce que j'ai nommé le *hors-sujet de l'énonciation*, en jouant sur le lien entre le hors de propos ou de question et le dégagement du sujet énonciateur.<sup>2</sup> [Figure 3 : schéma C]

Disons aussi un mot de la formation de la séquence « n'importe quoi », à partir du prédicat *importer*, dont l'étymologie (*in-portare*) et l'histoire, montre le lien entre la représentation de ce que l'on rapporte à un domaine par une localisation abstraite et la valeur d'entraînement et de conséquence (ce qui importe est ce qui a de l'importance pour- ou par rapport à-). L'inverseur *ne* ramène au point d'indifférenciation ou de négligence (*n'importe*) et l'indéfini *quoi* renvoie au parcours des valeurs instanciables.

Retenons de ces quelques remarques, sur un exemple trop rapidement exposé, les liens établis entre marqueurs, valeurs, représentations et actions.

### Schéma, diagramme, geste

Quelques références philosophiques d'auteurs familiers à Culioli vont me permettre, avant de rapporter son point de vue, de pointer les principaux enjeux de la démarche du linguiste, dans le cadre d'une théorie de la connaissance. Les auteurs choisis seront des guides pour passer du *schéma* à la notion de *diagramme* puis à celle de *geste*.

Bachelard (1970) considère l'*abstraction* comme caractéristique de l'esprit scientifique, dont la démarche est de « Rendre géométrique la représentation » pour parvenir à une « zone intermédiaire » entre les faits et les lois. Dans sa conception téléologique de la formation de l'esprit de la science, il distingue trois états : *l'état concret*, *l'état concret-abstrait* et *l'état abstrait*, auxquels il adjoint, selon le point de vue de la psychologie de la *patience* scientifique, trois états d'âme. Le dernier, celui de « *l'âme en mal d'abstraire et de quintessencier* », marque l'accomplissement de l'abstraction, qui est « un devoir, le devoir scientifique, la possession enfin épurée de la pensée du monde ! »<sup>3</sup> Quand le destin de l'esprit scientifique se réalise pleinement : « Dans l'état de pureté réalisée par une Psychanalyse de la connaissance objective, *la science est l'esthétique de l'intelligence*. » (Bachelard, 1970 : 10)

Dans la démarche scientifique de Culioli, la schématisation est une représentation formelle, dans un système métalinguistique, de représentations mentales qui participent de la pensée géométrique selon Bachelard, mais déjà présente, active, sans être observable directement.

---

<sup>2</sup> La glose métalinguistique pourrait être, avec un énonciateur X et un coénonciateur Y : tu ne crois / imagines quand même pas que p est le cas, p étant la représentation par X, consécutif à un énoncé de Y, de la représentation attribuée à Y de ce que X dit / fait / pense

<sup>3</sup> Voici la description que fait Bachelard de ces trois états d'âme : « *Âme puérile ou mondaine*, animée par la curiosité naïve, frappée d'étonnement devant le moindre phénomène instrumenté, jouant à la Physique pour se distraire, pour avoir une prétexte à une attitude sérieuse, accueillant les occasions du collectionneur, passive jusque dans le bonheur de penser.

*Âme professorale*, toute fière de son dogmatisme, immobile dans sa première abstraction, appuyée pour la vie sur les succès scolaires de sa jeunesse, parlant chaque année son savoir, imposant ses démonstrations, tout à l'intérêt déductif, soutien si commode de l'autorité, enseignant son domestique comme fait Descartes ou le tout venant de la bourgeoisie comme fait l'Agrégé de l'Université.

Enfin, *l'âme en mal d'abstraire et de quintessencier*, conscience scientifique douloureuse, livrée aux intérêts inductifs toujours imparfaits, jouant le jeu périlleux de la pensée sans support expérimental stable ; à tout moment dérangée par les objections de la raison, mettant sans cesse en doute un droit particulier à l'abstraction, mais si sûre que l'abstraction est un devoir, le devoir scientifique, la possession enfin épurée de la pensée du monde ! » (G. Bachelard, « Discours préliminaire », 1970 : 9)

Dagognet (1973) a mis en avant, dans ses études sur les iconographies dans l'histoire des sciences et des arts, la fonction heuristique de la « schématisation diagrammatique », dont il souligne les deux opérations d'inscription et d'abréviation. La démarche scientifique implique la recherche d'un système de transcription qui soit instaurateur d'une nouvelle intelligibilité. Par la formalisation, « Le symbole cesse enfin d'être un moyen de fixation, de rappel ou de redoublement : il est de mieux en mieux un "corps idéal" qu'on peut manipuler directement. » (Dagognet, 1973 : 124)

La forme schématique est ainsi bien plus qu'une notation synthétique et figurative, pour mieux comprendre ou fixer les idées, elle donne à penser et suggère de nouvelles pistes pour l'observation et le raisonnement. Elle ne clôt pas définitivement une démonstration pas plus qu'elle n'apparaît en simple illustration, elle vient dans le cours de l'analyse pour en visualiser un résultat, tout en ouvrant à d'autres vues.

C'est chez J.T. Desanti que je trouve une définition du diagramme qui me semble devoir être retenue pour mon propos. Dans *Réflexions sur le temps. Variations philosophiques 1*, il se réfère au diagramme du temps chez Husserl, au § 10 des *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, [**Figure 4**] qui est présenté comme une « représentation graphique du mode de constitution de la conscience de durée de l'objet de temps qui s'écoule. » (Desanti, 1992 : 135) Desanti se demande alors « comment lire ce diagramme ? », qui n'est pas une représentation du Temps mais la représentation de « la connexion des actes intentionnels spécifiques des modalités de constitution de la conscience d'un objet de temps. » (1992 : 136) La figure graphique peut être appréhendée en elle-même, comme un « "être" géométrique simple et bien défini », une « figuration statique », ou en tant qu'elle représente autre chose. Dans ce cas il convient de l'interpréter et de déterminer phénoménologiquement les modes de correspondance entre les points des deux lignes. C'est à cette condition qu'elle peut être considéré comme un diagramme, c'est-à-dire un « "indicateur" d'exigences de relations ».

Je dirai que le diagramme est en relation avec un objet de représentation en raison des corrélations que l'interprète établit entre les éléments de la figure. Un diagramme est une *forme* de relations.

La définition que Peirce donne du diagramme va dans le même sens :

« Un diagramme est l'icône d'un ensemble d'objets rationnellement reliés. Par *rationnellement* reliés, j'entends qu'il y a entre eux, non pas simplement une de ces relations que nous connaissons par expérience, mais ne savons pas toujours comment embrasser, mais une de ces relations avec lesquelles quiconque est capable de raisonner a une accointance intérieure. »

A quoi il ajoute : « Le diagramme représente une Forme définie de Relation. La relation est ordinairement une relation qui existe, comme dans une carte, ou bien une relation qu'on a l'intention de faire exister [*is intended to exist*], comme dans un plan. » (Peirce, 1976 : 316)

Et quand la philosophe Susan Langer (1942 et 1979) écarte le caractère figuratif du diagramme au profit de l'indication de relations, en définissant celui-ci comme « *"l'image" d'une forme seulement* », elle nous invite à distinguer dans la figure diagrammatique d'un côté la notation graphique, d'un autre côté la forme d'une pensée. Culioli dit de sa modélisation qu'elle est « à mi-chemin entre le "dessin" et ce qui a des propriétés formelles ». <sup>4</sup>

Je mettrai donc le diagramme du côté de la forme de pensée, un système de relations dont la forme schématique est un représentant, et le graphe du côté de sa notation graphique, dans ce que les historiens des sciences anglo-saxons nomment les « *inscription devices* ». (Pfeiffer,

---

<sup>4</sup> Séminaire oral, 22/03/2006.

2006) Cette distinction rappelle la différence clairement établie dans l'antiquité grecque (Platon, Aristote) entre l'objet géométrique que la proposition vise à construire et sa représentation matérielle, avec deux mots pour désigner la figure, l'un pour la figure comme « objet géométrique » (*eidos*, forme en tant qu'opposé à matière ou substance *hulè* ; forme « réelle » en tant qu'opposé à forme-apparence, songe, fantôme: *morphè*), et un autre pour la figure-dessin (*skhèma* : forme en tant que figure extérieure, figure géométrique, geste)<sup>5</sup>. Signalons à ce propos, en écho à ce qui a été dit du rôle de la forme schématique, que l'histoire des sciences rapporte des cas de préfigurations mathématiques, des figures visuelles donnant accès, après-coup, à des réalités mathématiques ignorées à l'époque où ces productions graphiques apparaissent dans les textes.<sup>6</sup>

L'expression de *figure diagrammatique* permet de renvoyer à une expérience de pensée, que le philosophe des sciences Gilles Châtelet, cité par Culioli comme une référence majeure sur cette question, a dégagé à travers ses études des mathématiciens et physiciens (Grassman, Faraday, Maxwell)<sup>7</sup> : « L'expérience de pensée menée à son terme est une expérience *diagrammatique* où il devient manifeste qu'un diagramme est à lui-même sa propre expérience. » (Châtelet, 1993 : 36)

Pour ce faire, il faut, nous dit G. Châtelet, se préparer à apprendre, « se mettre dans l'état où la connexion des choses retentit sur la connexion de l'esprit. »<sup>8</sup> Pour comprendre le mouvement d'abstraction qu'est le diagramme comme expérience, il faut en appréhender le *geste* qu'il tente de saisir.

« Un diagramme peut immobiliser un geste, le mettre au repos, bien avant qu'il ne se blottisse dans un signe, et c'est pourquoi les géomètres ou les cosmologistes contemporains aiment les diagrammes et leur pouvoir d'évocation péremptoire. Ils saisissent les gestes au vol ; pour ceux qui savent être attentifs, ce sont les sourires de l'être. » (Châtelet, 1993 : 33)

Le *geste* a des caractères qui en font un opérateur dynamique de la connaissance, ancré dans le corps et ses images, pourvoyeur de sens par analogie, indicateur de virtualités, source d'allusions. Selon G. Châtelet, il n'est pas substantiel : il est *inaugural* (il ouvre aux problèmes), il est une modalité du « se mouvoir », il est élastique, il enveloppe et esquisse son déploiement, il suscite d'autres gestes. Il permet ainsi de révéler « tout ce parler avec les mains » (mieux « parler *dans* les mains »), c'est « une pratique symbolique en amont du formalisme, pratique de condensation et d'amplification d'intuition. » (Châtelet, 1993 : 34)

Cette façon de voir et de concevoir, par saisie intuitive de la nature diagrammatique des phénomènes, tend à effacer l'opposition du sujet et de l'objet, et place l'observateur dans un dedans-dehors, ni pure intériorité, ni complète extériorité. Cette position est remarquable dans l'activité de langage, où le sujet est mû par des mouvements de représentation dans la langue – hors la langue aussi –, par la parole et le discours, et se place en même temps à distance, par un jeu de boucles réflexives, ou en surplomb métalinguistique. La théorisation de Culioli vise à faire se rejoindre ces différents niveaux, avec cet agent double qu'est l'épilinguistique<sup>9</sup>, en

---

<sup>5</sup> Je remercie Sophie Vassilaki d'avoir vérifié ces emplois dans les textes grecs.

<sup>6</sup> Voir l'article de J. Peiffer.

<sup>7</sup> Gilles Châtelet, *Les enjeux du mobile. Mathématiques, physique, philosophie*, Paris, coll. Des travaux, Seuil, 1993.

<sup>8</sup> *Idem*, p. 30.

<sup>9</sup> Par analogie avec le statut de la pulsion chez Freud, on peut considérer la notion d'épilinguistique comme une notion limite, entre le mental et le linguistique. Elle désigne la part non-consciente de l'activité de langage, dans sa fonction d'organisation et de fraying : « Epilinguistique, précise Culioli, renvoie au fait que notre activité de représentation et de réaction aux représentations d'autrui et de réaction à nos représentations ne cessent jamais. Il y a une activité permanente, peut-être même quand nous dormons, et "épi" signifie que ça vient là-dessus frayer des chemins. » (« De l'énonciation à la grammaire subjective. Entretien avec Antoine Culioli »,

répondant, par le graphe de la forme schématique, à l'exigence de relations qu'est le diagramme, selon Desanti, et à l'expérience de pensée qu'est le geste, selon Châtelet.

### De la forme schématique au geste mental

En suivant au plus près les propos de Culioli<sup>10</sup>, je vais rappeler les propositions qui résument sa position. Les termes d'un énoncé sont des marqueurs d'opérations et de représentations qui sont réductibles à des formes abstraites, schématiques, pourvues de propriétés. La forme schématique d'un marqueur permet d'appréhender ce qui organise le déploiement de ses valeurs constitutives, selon une « déformation cohérente », pour reprendre une expression que Merleau-Ponty, citant Malraux, applique à la création linguistique des écrivains. Il s'agit donc de partir d'unités discontinues pour retrouver, à travers une représentation abstraite, la continuité sous-jacente à leur genèse et, à l'inverse, de saisir comment la forme schématique structurée se différencie en valeurs distinctes, par sélection et stabilisation de possibles.

La forme schématique est une façon de ramener l'intuition phénoménologique à sa dimension formelle, par géométrisation ; c'est du moins ce que je comprends dans la question que se pose A. Culioli : « Les systèmes de coordonnées sont-ils une récupération formelle des intuitions ? »<sup>11</sup> Cette mathématisation qualitative des phénomènes fournit un accès aux « gestes mentaux » sous-jacents aux formes perçues. La notion de *geste mental* repose sur l'hypothèse fondatrice que l'activité de langage est le produit d'une activité symbolique par gestes, selon un processus de transmutation d'une sensori-motricité intériorisée en représentations mentales et dont les termes linguistiques sont des traces verbales. A. Culioli se réfère, pour qualifier ce lieu intermédiaire de passage du corporel au symbolique, au réceptacle qu'est la *khōra* chez Platon (*Timée*) – un vide en attente de –, et qui désigne ce qui se situe entre le sensible et l'intelligible.

Le langage lui-même est une activité de modélisation, d'élaboration de schémas mentaux et la tâche du linguiste est ainsi de modéliser cette modélisation. Dans cette perspective, « La forme schématique, dit A. Culioli, nous donne le moyen de construire l'identification de gestes mentaux. »<sup>12</sup> Le linguiste dispose pour cela d'un certain nombre de positivités : gestes concrets, formes verbales empiriques, origines étymologiques, qui gardent les traces d'états anciens, objets techniques et actions liées à des pratiques, des habitudes, des traditions.

Je citerai cet extrait de la non-conclusion que Culioli a donnée au colloque de Cerisy qui lui a été consacré, où le rapport établi entre les marqueurs, leurs valeurs et les représentations associées au geste apparaît clairement :

« Prenons un autre exemple de mise en relation d'un graphe et d'un texte. En russe *vrjad li* < p > correspond à « il est douteux, peu probable que p ». *vrjad* peut se rendre par « en rang, de front », ce qui nous renvoie à p – p' ; quant à *li*, il marque que l'on a affaire à du bifurcable (ici p / p' ). Ainsi on peut rendre *vrjad li* < p > par « étant donné (1) le repère situationnel marqué par *li*, (2) le chemin ordonné p → p' (*vrjad...*), le tout marque que l'on ne s'arrête pas à p (« c'est le cas ») ni que l'on va jusqu'à p' (« ce n'est pas le cas »),

---

Dominique Ducard, *Entre grammaire et sens. Etudes sémiologiques et linguistiques*, Paris, HDL, Ophrys, 2004, p. 13).

<sup>10</sup> Je m'appuie ici sur les notes prises lors du séminaire de l'ENS ces dernières années. On peut aussi se reporter aux études de cas rassemblées dans les trois tomes de *Pour une théorie des opérations énonciatives*, T. 1, T. 2, T. 3, HDL, Ophrys, 1990 et 1999, à compléter par deux séries d'entretiens : Culioli A., *Variations linguistiques. Entretiens avec Frédéric Fau*, Klincksieck, Paris, 2002 ; Culioli A. et Normand Cl., *Onze rencontres sur le langage et les langues*, HDL, Ophrys, 2006.

<sup>11</sup> Séminaire ENS, 19/03/1996.

<sup>12</sup> « Autour d'un objet », communication orale, Séminaire TOPE, 17/03/06.

mais qu'on est entre les deux valeurs, du côté de p'. D'où « douteux », « peu probable ». Quant au mot russe pour *doute* (*sommenie*), il a été employé (en vieux-russe) pour traduire le grec *eulabeia* (circonspection, crainte) ou *deos* (crainte). Dans *eulabeia* on trouve *eu* (bien) et *lambanein* (prendre) : prendre (s'y prendre, aborder une situation avec prudence). Il suffit de penser à des archéologues qui font des fouilles, avec des pinceaux souples, avec des gestes mesurés, afin que l'état suspendu ne tourne pas à la catastrophe ; ou encore à des démineurs : ils ont une attitude faite de précision et de crainte, mais ils savent qu'ils sont dans une zone incertaine, de transition, où il faut des gestes délicats, bref, ils savent s'y prendre, ils s'y prennent bien, afin de mener à bien leur travail.

D'un côté les graphes munis d'une dynamique, de l'autre, des sujets qui effectuent une tâche dont l'issue est douteuse. Ma tâche à moi, linguiste, est de conjoindre les marqueurs et leur histoire avec des conduites où l'on est amené à mesurer des risques par rapport à des situations téléonomiques. Des gestes, des actions, des valeurs, des histoires, des représentations, une activité d'ordre corporel et mental, voilà le domaine tel que le dessine mon programme de travail. » (Ducard et Normand, 2006 : 371-372)

J'aimerais maintenant prolonger l'hypothèse centrale du *geste mental* en indiquant quelques lignes de convergence avec des études sur la nature gestuelle du langage.

### Langage et gestualité

Bernard Rimé (1983, 1994 et 1998), qui a mené des études expérimentales en psychologie sociale sur la gestualité dans la communication verbale (expériences d'interaction sans visibilité réciproque, de restriction de mouvements, de comparaison chez des individus selon la compétence linguistique), a opposé à l'hypothèse d'une communication non-verbale autonome ou d'un « langage du corps » le point de vue selon lequel l'activité gestuelle fait partie intégrante du processus de représentation et d'élaboration de la pensée verbalisée. Il met notamment en avant que les propriétés du référent (forme, relations, localisation), lors du *processus d'actualisation* des représentations correspondant aux formes linguistiques, sont figurées dans le geste. Cette activité analogique, inhérente à l'activité de langage, se manifeste par ce qu'on pourrait appeler des *esquisses* de représentations d'objets, d'événements, d'états, dépendantes de l'expérience dont il faut communiquer le sens. Ce point de vue rejoint l'hypothèse d'une *co-activation* du langage et des gestes (Mc Neill)<sup>13</sup> à partir de l'expérience kinesthésique du locuteur, les gestes conducteurs servant de forme contenante pour la mise en mots. Les *gestalts* ébauchées dans l'espace par le locuteur renverraient à des représentations imaginaires préverbales facilitant l'accès aux formes verbales auxquelles elles sont associées. Pour satisfaire à son modèle d'intégration de l'expérience corporelle dans le processus de symbolisation, B. Rimé ajoute au monde géométrique et technique, construit par catégorisation et conceptualisation logique, qui a les faveurs des études classiques de psychologie cognitive, un monde dynamique et vectoriel, conçu selon un « mode affectif, intéroceptif, postural, moteur » :

« Ainsi, ce dont traite le locuteur lorsqu'il évoque son référent dans la communication, ce sont bien moins des formes symboliques ou conceptuelles, ainsi qu'on l'a généralement considéré, que des représentations globales comportant, outre ces aspects symboliques et conceptuels, d'important éléments intéroceptifs, posturaux et moteurs, trace des motivations, attitudes et états émotionnels éprouvés par ce sujet au travers ses expériences du référent. » (Rimé, 1998 : 437)

L'hypothèse d'A. Culioli va au-delà, dans la restitution au langage de son intégralité psychocorporelle, car il ne s'agit pas seulement d'une double matrice, conceptuelle et

---

<sup>13</sup> Voir la présentation qu'en fait Guy Barnier dans « L'analyse du geste et de ses médiations : aspects communicationnels », *Geste, cognition et communication, Nouveaux actes sémiotiques*, N°52-53-54, 1997.

dynamique, des représentations communicables par la gestualité liée à la parole mais d'une activité symbolique de langage qui a sa source dans des images abstraites, d'ordre sensori-moteur et affectif, et dont les agencements de marqueurs linguistiques sont les traces, dans les textes, selon les situations, pour une langue particulière.

Un autre rapprochement peut ainsi être fait avec la théorie de l'évolution du langage comme système gestuel. Michael C. Corballis (2002, 2006) propose un synopsis allant d'un protolangage, constitué essentiellement par des composants manuel et facial, ponctué par des gestes articulatoires, jusqu'à un langage où le composant vocal, par ajustement et contrôle volontaire, a pris le relais, libérant ainsi la main pour d'autres tâches, dont celle de décrire la fabrication d'outils ou des séquences d'action, par mimésis, la vocalisation pouvant accompagner les démonstrations visuelles. Les gestes, autant les gestes de la main et de la face que les gestes vocaux, se référeraient donc d'abord à des actions plutôt qu'à des objets et se seraient « conventionnalisés »<sup>14</sup>, par abstraction, lors des échanges, selon un processus de socialisation. Les gestes répondent ainsi, outre leur fonction indexicale, à une fonction iconique.

D'autres chercheurs ont développé l'hypothèse que les premières unités d'un langage de communication étaient soit des gestes visibles, soit des gestes vocaux ou, plus vraisemblablement les deux, ensemble. Je signalerai la thèse de la nature gestuelle du signe, qu'il soit visuel ou parlé. D. F. Armstrong, W. C. Stokoe et S. E. Wilson (1995) résument leur position théorique en quelques propositions : (1) l'essence du langage est l'activité corporelle, (2) les gestes physiques de production de signaux sont les moyens par lesquels les langages parlé et signé sont produits, (3) la production et la perception des gestes visibles jouent un rôle essentiel dans la compréhension de l'évolution de la cognition, de la conscience et du langage, (4) les discontinuités en tout genre doivent être remises en question : l'évolution préfère construire à partir de systèmes existants plutôt que d'en inventer de nouveaux.

Selon cette conception le langage est profondément enraciné, ontogénétiquement et phylogénétiquement, dans sa base corporelle, et une description linguistique qui se place du point de vue du geste et de l'activité neuromusculaire permet d'unifier la théorie, en ne séparant pas les niveaux d'analyse (phonologique, morphologique, syntaxique, sémantique). Le geste est en effet compris comme une activité neuromusculaire d'ordre sémiotique (depuis les gestes de communication spontanés jusqu'aux gestes plus conventionnels) ou d'ordre linguistique (pour les signes visibles ou vocaux conventionnalisés). Le signe verbal, dans la parole, est une unité fonctionnelle correspondant à une classe d'équivalence de mouvements coordonnés qui sont exécutés en vue d'une fin.

L'hypothèse plus générale qui est suivie est celle de la cognition incarnée (Varela, Thompson et Rosch, 1993), selon laquelle la cognition dépend des expériences liées à un corps doté de capacités sensorimotrices variées, dans un contexte environnemental biologique, psychologique et culturel, et renvoie plus spécifiquement à l'idée d'action incarnée (*embodied action*) ou énaction. Mettant en avant la fonction de l'action sensorimotrice dans la perception et la cognition qui en dérive et qui sous-tend le langage, Armstrong *et alii* recourent à la notion d'*images-schémas* (*image schemata*), qui ne sont pas, est-il précisé, des relations abstraites entre des symboles et une réalité externe, objective, mais se réfèrent à ce qui organise notre expérience et notre compréhension au niveau de la perception corporelle et du mouvement. Ces images-schémas incarnées (*embodied image schemata*), qui renvoient à un champ perceptuel incluant le visuel, l'auditif et le kinesthésique – peut-être faudrait-il ajouter d'autres registres de la perception (tactile, olfactif, gustatif) –, traduisent la nature intermodale du langage.

---

<sup>14</sup> « The transformation from iconic to abstract may be termed *conventionalization* » (*From hand to mouth*, p. 52).



Dans cette théorie de la nature gestuelle du langage, le geste prototypique est celui de la main et du bras (*manual-brachial gesture*), modèle du geste visible, avec sa syntaxe (*grasping syntax*), qui comporte, comme dans le langage signé, deux composantes : *what is active* (une main ou deux mains ou d'autres parties du corps) et *what it does* (le mouvement et l'action de cette partie), répondant ainsi à un schéma Agent – Action ou, étant donné le caractère fréquemment transitif du signe (qui touche, effleure, saisit ou frappe une autre partie du corps), un schéma Agent – Action – Patient (Objet). Face à la question de savoir comment, du point de vue de l'évolution, a pu se faire le passage entre la possibilité de produire et de reconnaître des gestes visuels ou vocaux, dans la communication, pour désigner et dénommer des objets, événements, états, catégorisés et signifiés par des signes distincts, à la combinaison de ces éléments pour signifier des relations conceptuelles, les auteurs avancent l'idée que l'action sensori-motrice comprend en elle-même un schéma présyntaxique qui contient, en germe, la syntaxe élémentaire des énoncés : « en elle, quelque chose fait quelque chose à quelque chose d'autre », déclarent-ils à propos de l'action des mains et des bras.<sup>15</sup>

Il faut aussi évoquer le précurseur, quelque peu oublié, qu'est Marcel Jousse, avec son anthropologie du geste. (1974, 1975)<sup>16</sup> Cette anthropologie repose sur la « loi de l'*Interaction universelle* » : le Cosmos, l'univers est composé d'interactions imbriquées, que l'Anthropos, qui est « un animal interactionnellement mimeur » reçoit sous forme de gestes élémentaires triphasés en Agent – Agissant – Agi, où l'on retrouve la syntaxe du signe visible décrite précédemment. Les interactions du Réel ambiant sont, par *intussuception* (de *susplicere* : amasser, cueillir, et *intus* : d'un mouvement qui porte à l'intérieur de soi-même), rejouées *globalement* en interactions mimismo-cinétiques et *oralement* en interactions mimismo-phonétiques. L'évolution de l'expression et de la communication humaine se résume au passage d'une première expression corporelle, d'un « Corporage » à une seconde, par spécialisation, qui est le « Manuelage » puis au « Langage » par transposition des Mimèmes, par la gestualité laryngo-buccale, en phonèmes. La pensée et les opérations de l'esprit (mémoire, imagination, raisonnement) ne sont que des « rejeux » de Mimèmes conscients ou inconscients. Ajoutons que cette façon de voir ne sépare pas le geste concret et l'abstraction intellectuelle. L'expression humaine est nécessairement abstraite puisqu'elle tire hors de l'objet ce qu'il contient comme geste, elle est une « Abstraction concrète ».

Jousse a cherché ses leçons d'anthropologie du Mimisme (ou Mimismologie) dans les traditions de style oral, notamment par l'étude des liturgies et des récitations, en se basant sur les trois mécanismes que sont le rythmisme, le bilatéralisme et le formulisme. « L'étude approfondie de ces milieux [les peuples au stade de l'expression gestuelle], déclare-t-il, nous révélerait que l'homme est l'“animal sémiologique” par excellence. Son langage primordial est une “gesticulation significative”. L'Anthropos c'est le faiseur de signes pour communiquer une attitude “intelligée”. » (Jousse, 1975 : 83)

L'idée jousienne que les métaphores ne sont que des transferts de gestes, ou encore, la remarque selon laquelle l'étymologie peut nous reconduire au mimisme : « retrouver sous les racines des mots le geste des choses sous-jacent » (Jousse, 1975 : 49), me semblent s'accorder avec une certaine façon de recourir, chez Culioli, à l'investigation étymologique, non comme une preuve en soi mais comme une glose permettant de confirmer le raisonnement sur les traces que fournit l'histoire des formes.

Pour conclure par un retour au modèle épistémologique des trois – ou plutôt quatre – niveaux, après ces détours à des fins de rapprochement, pour la réflexion, il s'avère que le but

<sup>15</sup> « in it *something does something to something else*, or SVO – the seed of syntax. » (Armstrong *et alii*, p. 181)

<sup>16</sup> L'ouvrage de 1974 est constitué, en grande partie, des cours de M. Jousse, rassemblés par lui-même dès 1955.

que peut se fixer la théorie des opérations énonciatives n'est pas seulement de métareprésenter, notamment par des formes schématiques, les représentations et les opérations de niveau 1 qui génèrent des agencements de marqueurs linguistiques mais aussi de ramener celles-ci, par hypothèse, à des expériences corporelles et à des conduites humaines, dans l'espace-temps. C'est le sens de l'introduction du *geste mental*, dont le *graphe* est une *figure diagrammatique*, dans une théorie linguistique de l'énonciation, qui est aussi une théorie de la morphogenèse du sens, dans la perspective d'une anthropologie culturelle du langage.

### Références bibliographiques

- Armstrong D. F., Stokoe W. C., Wilcox S. E., *Gesture and the nature of language*, Cambridge University Press, 1995.
- Bachelard G., *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1970.
- Barnier G., « L'analyse du geste et de ses médiations : aspects communicationnels », *Geste, cognition et communication, Nouveaux actes sémiotiques*, N°52-53-54, 1997.
- Châtelet G., *Les enjeux du mobile. Mathématiques, physique, philosophie*, Paris, coll. Des travaux, Seuil, 1993.
- Corballis M. C., « Evolution of language as gestural system », *Marges linguistiques* – N°11, mai 2006, M.C.M.S. éditeur, 218-229, [En ligne] <http://www.marges-linguistiques.com>
- Corballis M. C., *From hand to mouth, the origins of language*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2002.
- Culioli A., « Ceci n'est pas une conclusion », *Antoine Culioli. Un homme dans la langue*, D. Ducard et Cl. Normand dir., HDL, Ophrys, 2006, 367-372.
- Culioli A., *Pour une théorie des opérations énonciatives*, T. 1, T. 2, T. 3, HDL, Ophrys, 1990 et 1999.
- Culioli A., *Variations linguistiques*, Klincksieck, Paris, 2002.
- Culioli A. et Normand Cl., *Onze rencontres sur le langage et les langues*, HDL, Ophrys, 2006.
- Dagognet F., *Écriture et iconographie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1973
- Desanti J. T., *Réflexions sur le temps. Variations philosophiques I*, Paris, Grasset, 1992,
- Ducard D., « "N'importe quoi !" Le hors-sujet de l'énonciation », *Colloque international, La notion de prise en charge en linguistique*, Anvers, 2007, à paraître.
- Ducard D., *Entre grammaire et sens. Etudes sémiologiques et linguistiques*, Paris, HDL, Ophrys, 2004.
- Ducard D. et Normand Cl. Ed., *Antoine Culioli, un homme dans le langage*, Paris, HDL, Ophrys, 2006.
- Inscribing Science. Scientific Texts and the Materiality of Communication*, T. Lenoir ed., Stanford University Press, 1998.
- Jousse M., *L'Anthropologie du geste, II La manducation de la parole*, Paris, Gallimard, 1975.
- Jousse M., *L'Anthropologie du geste*, Paris, Gallimard, 1974.
- Langer S., *Philosophy in a New Key, A Study of the Symbolism of Reason, Rite and Art*, Cambridge, Harvard University Press, 1942, rééd. 1979.
- Narboux J. P., « Diagrammes, dimensions et synopsis », *Texte littérature enseignement n°22, penser par le diagramme de Gilles Deleuze à Gilles Châtelet*, PUV, 2004, 115-141.
- Peiffer J., « Rôles des figures dans la production et la transmission des mathématiques », *Images des mathématiques* 2006, Paris, CNRS éd., 2006.

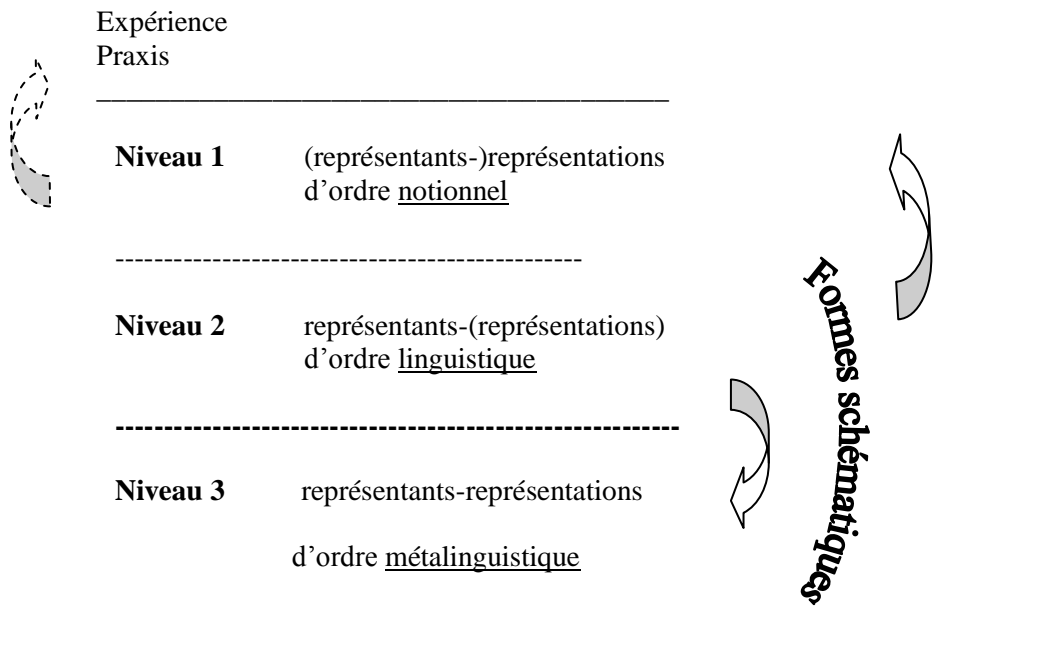
Peirce C. S., « Prolegomena for an Apology to Pragmatism », *The New Elements of Mathematics*, C. Bisele éd., La Haye, Mouton Publishers, [1906] 1976.

Rimé B., « Langage et communication », *Psychologie sociale*, Serge Moscovici dir., Paris, PUF, [1984], 1998.

Rimé B., « Nonverbal communication or nonverbal behaviour ? Towards a cognitivo-motor theory of nonverbal behaviour », *Current issues in European social psychology*, S. Moscovici et W. Doise éd., Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

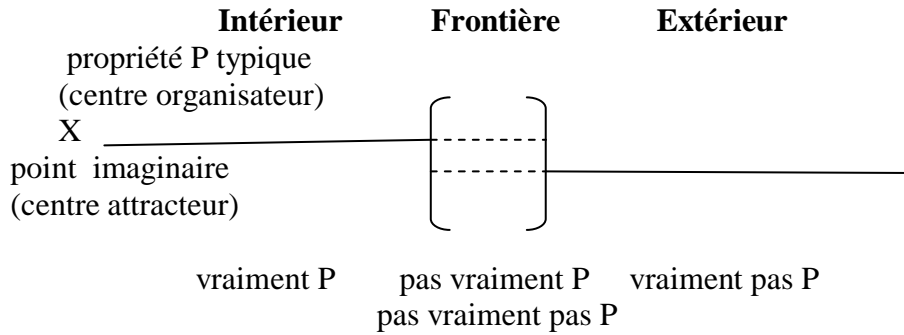
Varela F. J., Thompson E., Rosch E., *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Seuil, 1993.

**Figure 1 : Modèle des niveaux de représentation**

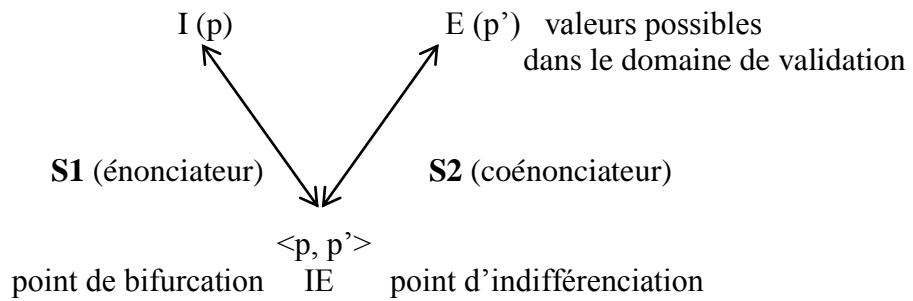


**Légende :** *Le linguiste, à partir d'observations et de manipulations contrôlées des représentants linguistiques (niveau 2) et par le biais du raisonnement et de la conceptualisation métalinguistique, réduit ceux-ci à des formes schématiques qui sont, par hypothèse, des représentants-représentations (niveau 3) pouvant simuler les représentations notionnelles (niveau 1) qui génèrent les énoncés lors de l'activité énonciative, elle-même dépendante de l'expérience et de la praxis des sujets.*

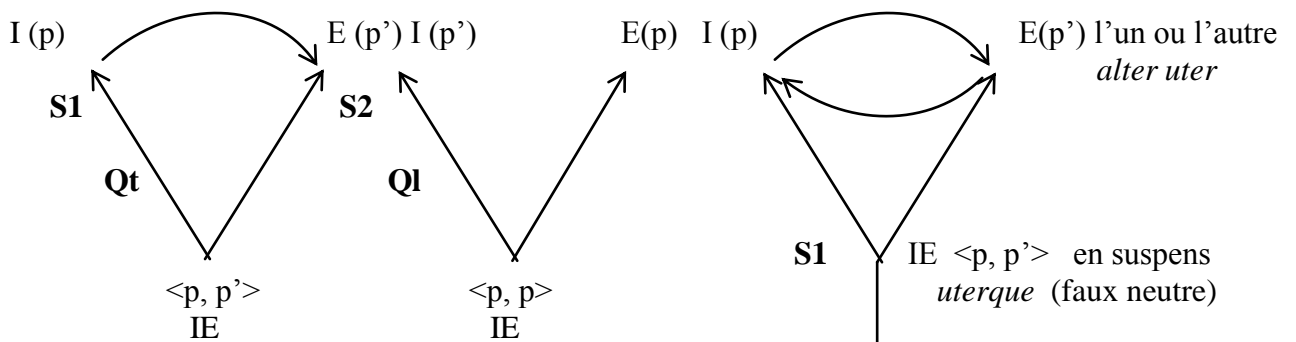
**Figure 2 : Schéma de la construction d'un domaine notionnel**



**Figure 3 : Formes schématiques de n'importe quoi**



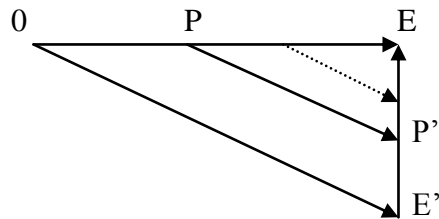
**Schéma A**



**Schéma B**

**Schéma C**

**Figure 4 : Le diagramme du temps**



J.-T. Desanti : lecture « dynamique » du « diagramme du temps » selon Husserl  
(§ 10 des *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, 1905)

Réf. : J.-T. Desanti, *Réflexions sur le temps. Variations philosophiques 1*, Grasset, 1992